

avec raison, la culture des betteraves, carottes, choux, patates, etc.....

En sus de la paille, on ne peut guère donner pour nourriture que quelques feuilles de choux, des pelures de patates, ou encore quelques patates gâtées, à deux ou trois vaches assez entêtées pour oser donner du lait jusqu'au commencement de l'hiver. Mais celles-ci se donneront bien la peine de venir manger leurs rations de patates pourries à la porte de la maison. Aussi ai-je vu, dans le voyage dont il est question, — j'en avais vu bien d'autres déjà, — aussi ai-je vu une bonne ménagère qui donnait à trois de ses vaches, une ration de patates ; mais, comme je le disais tout à l'heure, à la porte de la maison, toujours au froid, à la pluie et au vent. Je vous demande, si un demi-panier de morceaux de patates crues et froides, mangées au froid, est bien propre à nourrir et à réchauffer une vache qui déjà est à demi-gelée. Je crois, au contraire, qu'après un semblable repas, plus d'une vache ont éprouvé de fortes coliques, et peut-être a-t-on été obligé de faire chauffer la poêle, et de la leur passer sous le ventre.

On entend quelquefois des hommes qui se plaignent que leurs vaches sont des animaux de mauvaise race, qu'elles n'ont pas de santé, que tous les printemps, elles sont si faibles qu'il faut les lever. Je me rappelle que quand j'étais petit garçon, chez mon père, j'ai connu un cultivateur qui, tous les ans, renouvelait ces plaintes : Qu'il avait une mauvaise race d'animaux, que tous les printemps, il fallait les arracher de l'étable par la queue. Pourtant, ajoutait-il, mes vaches ont de la paille autant qu'elles en veulent, et l'auge est toujours plein d'eau. Je crois même qu'elles mangent trop : elles ont toujours le corps comme des tambours.

Mais d'un autre côté, cet homme ne cessait de faire l'éloge de ses chevaux.

—Lorsqu'on les met sur la cariole, disait-il, ils mangent le chemin ; la cariole ne fait qu'effleurer la tête des cahots. Aussi, mes garçons n'ont pas honte à se promener avec de semblables chevaux.

Je me rappelle, en effet, que ce brave homme avait deux grands garçons qui prenaient un soin extrême, l'un de sa petite jument brune, l'autre de son poulain blond ; qu'on ne leur épargnait ni l'étrille, ni le peigne, et encore moins l'avoine, tandis qu'on négligeait beaucoup les vaches. Il n'y avait pas de temps si mauvais que les vaches ne fussent obligées d'aller boire au puits, creusé au pied d'une petite côte, à un arpent de l'étable ; et quand le puits tarissait, il leur fallait se rendre à la rivière, un arpent plus loin. Comme on n'y arrivait que par une route de pied, les rencontres se faisaient difficilement. Combien de fois, n'avons-

nous pas vu notre homme obligé de venir arracher, de la neige, les plus faibles de ses vaches que les plus fortes avaient jetées à côté de la route. Chose qui le surprenait beaucoup, c'est que son fils, établi depuis quelques années sur une propriété, n'était pas plus chanceux que lui : il avait acheté plusieurs vaches, mais il était mal tombé. Il faut savoir que le fils traitait ses animaux comme son père le lui avait enseigné.

Je n'ai pas vu ces braves gens depuis plusieurs années ; mais je me propose bien, quand je les rencontrerai, de leur dire ; et vous, Messieurs, si vous connaissez quelques personnes qui imitent le mauvais exemple que je viens de citer, joignez-vous à moi pour leur répéter mille et mille fois : Chers amis, donnez vous donc la peine d'aller entendre M. Barnard, quand il donnera un entretien sur l'agriculture, et il vous dira que c'est le froid, la faim et la soif qui sont la cause de la faiblesse de vos vaches ; elles appartiennent probablement à une bonne race d'animaux, ce n'est que le manque de soins qui les a fait dépérir et dégénérer.

Il vous dira encore, j'en suis certain, que si vous vous imposez la peine de leur donner à boire et à manger à l'étable, si vous avez soin de saler un peu leur nourriture, et si vous faites la légère dépense d'un peu de son, durant l'hiver, en attendant qu'une autre année vous ayez des racines, vos vaches, au printemps, se lèveront bien seules ; que par l'augmentation et de la quantité et de la qualité des fumiers, elles vous paieront bien tout le son qu'elles auront mangé. Que de plus, au printemps, elles auront des veaux bien supérieurs à ceux des années précédentes ; et enfin, que pendant la saison du lait et du beurre, si vous leur donnez un bon pâturage, vous réaliserez un profit de 50, peut-être de 100 pour cent. M. Barnard vous dira encore que si vous élevez des moutons, vous ne devez pas les laisser sortir de la bergerie, par un temps de pluie. Les bêtes à laine souffrent peu du froid, mais beaucoup de l'humidité : leur épaisse toison, une fois imprégnée d'eau, ne sèche que difficilement. Que les cultivateurs fassent en sorte que leurs bergeries soient bien saines ; qu'ils l'aèrent de temps en temps ; qu'ils y mettent souvent une nouvelle litière, afin que des fumiers ne s'élève aucune exhalaison humide et malsaine qui cause des maladies, telles que la gale et la pourriture. Avec ces précautions on peut nourrir ses brebis à l'intérieur de la bergerie. Mais n'allez pas répandre leur nourriture par terre, car les moutons la fouleront sous leurs pieds et n'en mangeront guère. Etablissez près du mur de votre bergerie, un bon râtelier et de petits auges que vous entretenez bien nets et bien propres, et

où vos moutons trouvent l'eau, les fourrages et les racines dont vous les nourrirez.

J'ai connu autrefois une bonne vieille qui n'élevait pas de troupeaux ; mais qui, chaque année, faisait une ample provision de laine, la ramassant aux branches, aux piquets de clôture, aux poteaux de barrière, etc. Son voisin avait un troupeau de moutons qu'il nourrissait pendant l'hiver, le jour, dehors, souvent à la neige et à la pluie, et la nuit, dans une bergerie qui communiquait avec l'étable, et qui par conséquent se trouvait à une température bien trop élevée et malsaine. Aussi, ses moutons, exposés à ce changement continu de chaud et de froid, et à cet état permanent d'humidité, contractaient-ils plusieurs maladies ; et ces pauvres bêtes, de bonne heure au printemps, souffrant de la démanaison, étaient-elles continuellement occupées à se gratter, qui, sur le coin de la grange, qui sur les timons de la charrette, qui sur les piquets de la clôture, qui sur les petits arbres qui croissaient le long de la rivière, etc., et partout elles laissaient un peu de leur laine que notre bonne femme ramassait avec soin. De sorte que le cultivateur faisait seul les frais de l'élevage de ses moutons, et que sa voisine en partageait les profits.

Si je continue à vous raconter tout ce que j'ai vu dans ma jeunesse, je prendrai du temps pour arriver à St. Hermas. Vous n'avez pas oublié, sans doute, que je m'y rends. J'ai pourtant encore à vous raconter un fait dont j'ai été témoin sur la route.

Il était presque l'heure du midi, et nous filions, filions toujours le petit train, lorsqu'en face d'une certaine maison, nous vîmes un troupeau de cochons qui grognaient, criaient, se poussaient, se battaient, et menaçaient même dans leur enthousiasme ou leur fureur d'enfoncer la porte.

—Tiens, voilà des porcs qui se sont mis dans la tête de donner un concert à leur maître ! Quelle sérénade !

—Dites plutôt un charivari, reprend mon compagnon.

—Ils sont sans doute irrités de ce qu'on ne leur donne presque rien. Ils ne se taieront que quand ils auront pu apaiser leur faim. Vous savez que ces animaux aiment à manger ; mais ils sont si peu musiciens que quand ils ont bien mangé et bien bu, on ne les entend ni chanter ni crier.

En ce moment, quelqu'un sortait de la maison, tenant à la main un vase, seau ou baquet, dans lequel se trouvait l'aliment des porcs. Il le leur versa sur la glace, devant la porte. Ça me parut être du millet sauvage. Le charivari cessa aussitôt, et les cochons de se ruer sur le millet sauvage, chacun étant bien certain que s'il perd un coup de langue ou un coup